

CHAPITRE VI

Pestalozzi écrivain.

Iselin relève le courage de Pestalozzi et l'excite à écrire. La *Soirée d'un ermite*. Le 1^{er} vol. de *Léonard et Gertrude. L'instruction des enfants dans la chambre d'habitation*. La suite de *Léonard et Gertrude*. Relations avec Léopold de Toscane et Joseph II d'Autriche. *Sur les lois somptuaires. Christophe et Elise. Sur la législation et l'infanticide. La feuille suisse*. Pestalozzi obligé de travailler la terre pour vivre. Son manuscrit inédit sur *les causes de la révolution française*. Correspondance de Pestalozzi avec Nicolovius et avec Fellemberg ; ses relations avec Fichte ; ses *fables* ; ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. Son mérite comme écrivain.

Le désastre de l'œuvre entreprise à Neuhof n'avait point altéré la foi de Pestalozzi à ses idées sur le relèvement du peuple par l'éducation ; mais il lui avait enlevé, semblait-il, tous les moyens, tous les appuis nécessaires pour les réaliser. Son abattement était si profond qu'il compromettait sa santé et même sa vie.

Cependant, malgré l'insuccès de l'expérience pratique, Iselin croyait encore à l'excellence de l'idée qui l'avait inspirée ; il vint tendre la main à Pestalozzi tombé ; il le releva, le consola, et lui offrit son appui pour exposer au public les vues qu'il n'avait pas réussi à réaliser.

Après la mort d'Iselin, Pestalozzi exprimait ainsi

son admiration et sa reconnaissance pour le bienfaiteur qu'il venait de perdre :

« Il fut homme jusqu'à sa fin ; tout ce qui était humain l'attirait, et il avait une merveilleuse facilité à le découvrir, dans quelque coin et sous quelque forme qu'il fût caché. C'est ainsi qu'à la fin de sa vie il me trouva aussi et vint se jeter dans mes bras, le cœur chaud et la figure souriante, dans un temps où chacun levait les épaules à mon passage, et où ceux qui m'aimaient ne savaient que gémir lorsqu'on parlait de moi. C'est dans ce temps-là qu'Iselin vint me sourire et m'apporter la consolation et la joie ! Il fut mon père, mon maître, mon appui et mon relèvement¹. »

Depuis cinq ans, Pestalozzi avait fait bien des expériences : toujours en contact avec les enfants du peuple, qu'il voulait sauver, il les avait vus tels qu'ils sont ; par son travail opiniâtre, par ses essais à la fois variés et persévérants, il avait pénétré au cœur de la question qu'il voulait résoudre ; ses erreurs mêmes, en lui donnant de nouvelles lumières, n'avaient fait que le fortifier dans ses convictions. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce sujet :

« Tandis que j'étais la risée des hommes, qui me repoussaient, la puissante inspiration de mon cœur ne cessait pas un moment de me pousser vers un but unique : tarir les sources de la misère dans laquelle je voyais le peuple plongé autour de moi. Et mes forces s'augmentaient ; et mon malheur m'apprenait toujours plus de vérités utiles à mes vues. Je connaissais le peuple comme personne ne le connaissait dans le pays. Ce qui ne trompait personne me trompait toujours ; mais ce qui trompait tout le monde ne me trompait plus...

» Je le dis aujourd'hui avec une vive reconnaissance envers Dieu : c'est par ma propre misère que j'ai appris à connaître la misère du peuple et ses causes, comme

¹ *Schweizerblatt*, 2^e vol., p. 68, juillet 1782.

aucun heureux ne les connaît. Je souffrais ce que le peuple souffrait, et le peuple se montra à moi comme il ne se montra à personne. Eh bien ! je ne fus jamais plus profondément convaincu des vérités fondamentales sur lesquelles j'appuyais mon entreprise, que lorsque je la vis crouler autour de moi¹. »

La ruine prompte et complète de l'œuvre de NeuhoF, bien que profondément triste, fut cependant en définitive un fait heureux par ses conséquences. Si elle avait duré avec quelque succès, celui qui avait voulu être le père des mendiants se serait usé dans une sphère d'activité qui n'était pas sa véritable vocation, pour laquelle les capacités lui faisaient défaut, et l'éducation attendrait peut-être encore son réformateur.

Hors d'état de recommencer aucune expérience pratique, Pestalozzi voulut faire connaître ses idées au public, et il écrivit la *Soirée d'un ermite*. Ce fut son premier ouvrage d'éducation, et ce n'est pas l'un des moins importants ; néanmoins il est très peu connu ; il manque, comme bien d'autres, dans l'édition des œuvres complètes de Cotta. Publié d'abord par Iselin dans ses *Ephémérides* de mai 1780, il fut réimprimé par Pestalozzi dans son journal d'éducation *Wochenschrift für Menschenbildung*, 1^{er} vol., 1807. On le trouve maintenant dans la collection de L.-W. Seyffarth, Brandebourg 1869-1872.

La *Soirée d'un ermite* est une suite d'aphorismes brièvement et énergiquement exprimés, liés entre eux par le sens, et formant dans leur ensemble l'exposé des vues de l'auteur sur le relèvement du peuple par l'éducation. Ils sont au nombre de cent quatre-vingts ; nous citerons ceux qui nous paraissent exprimer les idées principales, et nous profiterons des numéros d'ordre ajoutés par Seyffarth, pour indiquer le rang que chacun d'eux occupe dans l'ouvrage.

¹ Lettre au libraire Gessner, datée de Berthoud, 1801.

Soirée d'un ermite.

1. L'homme, qu'il soit placé sur le trône ou sous un toit de chaume, l'homme par sa nature est toujours le même ; mais qu'est-il ? pourquoi les sages ne nous le disent-ils pas ? pourquoi les esprits élevés n'observent-ils pas ce qu'est leur propre race ? Le paysan se sert-il de ses bœufs sans apprendre à les connaître ? Le berger ne s'inquiète-t-il point de la nature de ses moutons.

2. Et vous qui employez des hommes, vous qui dites que vous les gouvernez, que vous les conduisez, prenez donc la peine que le paysan se donne pour ses bœufs, et le berger à l'égard de ses moutons ! Votre sagesse est-elle la connaissance de votre race ? Votre bonté est-elle la bonté éclairée de pasteurs du peuple ?

3. Ce qu'est l'homme, ce qu'il lui faut, ce qui l'élève ou l'abaisse, ce qui le fortifie ou l'affaiblit, voilà ce que doivent savoir les conducteurs du peuple et les habitants des moindres chaumières.

8. Toutes les forces pures et bienfaisantes de l'humanité ne sont ni les produits de l'art, ni les effets du hasard. Elles reposent virtuellement dans la nature intérieure de tous les hommes. Leur développement est un besoin général de l'humanité.

10. Le nourrisson dont la faim a été apaisée, apprend ainsi ce que sa mère est pour lui ; l'amour et la reconnaissance s'éveillent dans son cœur avant que les mots d'amour et de reconnaissance frappent son oreille ; et le fils qui mange le pain de son père et qui se chauffe à son foyer trouve dans cette voie de la nature la bienfaisante connaissance de ses devoirs d'enfant.

12. Homme, c'est en toi-même, c'est dans le sentiment intérieur de tes forces, qu'est l'instrument de la nature pour ton développement.

21. La voie de la nature, qui développe les forces de l'humanité, doit être facile et ouverte à tous ; l'éducation qui produit la vraie sagesse et la tranquillité de l'âme doit être simple et à la portée de chacun.

22. La nature développe toutes les forces de l'humanité

par l'exercice, et c'est leur usage qui fait leur accroissement.

23. L'exercice du savoir, des facultés et des talents de l'homme, doit toute sa puissance à l'ordre établi par la nature pour l'éducation de l'humanité.

24. C'est pourquoi l'homme qui, dans la simplicité et l'innocence exerce son savoir, ses forces et ses talents avec ordre et avec une tranquille et persévérante application, est naturellement conduit à la vraie sagesse humaine; tandis que celui qui intervertit l'ordre de la nature, et qui rompt ainsi l'enchaînement de ses connaissances, détruit en lui, avec leur véritable base, le besoin de légitimer son savoir, et devient incapable de jouir des bienfaits de la vérité.

25. Homme, père de tes enfants, ne pousse point leur esprit au loin, avant qu'il ait acquis de la force par un exercice à sa portée; et garde-toi de la dureté et de la contrainte.

26. Quand les hommes veulent trop se presser, quand ils devancent la nature dans l'ordre et dans la marche de ce développement, ils compromettent leur force intérieure, et ils détruisent dans leur âme la tranquillité et l'harmonie.

27. Ils le font lorsque, avant d'avoir formé leur esprit par la connaissance progressive des réalités de la vie, ils le lancent dans le dédale des mots, des formules et des opinions, qui deviennent ainsi la base de son développement et le seul principe de sa force.

28. La marche artificielle de l'école met partout, et à la hâte, l'ordre des mots avant l'ordre de la libre nature, qui ne se presse pas et sait attendre; c'est pourquoi elle ne donne au développement de l'homme qu'un éclat trompeur, sous lequel se cache le défaut de force naturelle intérieure, mais qui contente des temps comme notre siècle.

36. Homme! si tu cherches la vérité dans cet ordre de la nature, tu la trouveras telle que tu en as besoin pour ta position et pour la carrière qui s'ouvre devant toi.

40. Le pur sentiment de la vérité et de la sagesse se

forme dans le cercle étroit des rapports qui nous touchent, des circonstances qui nous sollicitent et du savoir-faire dont nous avons besoin.

49. La pratique des actes contraires à notre sentiment intime du droit, nous ôte la force de reconnaître la vérité et nous fait perdre la noblesse, la pureté, la naïveté de nos principes et de nos impressions.

50. C'est pourquoi toute sagesse humaine repose sur les forces d'un cœur qui suit la vérité, et tout bonheur humain sur ce sentiment de simplicité et d'innocence.

60. Les rapports domestiques de l'homme sont les premiers et les plus importants de sa nature.

61. L'homme travaille de son état et supporte les charges publiques afin de pouvoir jouir tranquille de son bonheur domestique.

62. C'est pourquoi l'éducation de l'homme pour sa profession et pour sa position dans l'Etat, doit être subordonnée à celle qu'exige son bonheur de famille.

63. C'est pourquoi, maison paternelle, tu es la base de l'éducation de l'humanité.

64. Maison paternelle, école des mœurs privées et publiques!

70. Le besoin le plus intime de l'homme, c'est d'être en rapport avec Dieu.

71. O homme! ta maison et ses jouissances les plus sages ne te tranquillisent pas toujours.

72. Ta nature douce et impressionnable n'a pas de force pour supporter sans Dieu la contrainte, la souffrance et la mort.

94. Dieu est le père de l'humanité, les enfants de Dieu sont immortels.

135. Le péché est la source et la conséquence du manque de foi; c'est un acte de l'homme contre le témoignage intime de sa nature sur le bien et le mal.

168. C'est parce que l'humanité croit en Dieu que je suis tranquille dans ma cabane.

175. Je fonde toute liberté sur la justice; mais je ne vois dans ce monde aucune justice assurée quand l'humanité manque de droiture, de piété et d'amour.

178. La source de la justice et de toute bénédiction

dans le monde, la source de l'amour fraternel parmi les hommes, est dans cette grande pensée de la religion que nous sommes enfants de Dieu.

180. L'homme de Dieu qui par ses souffrances et par sa mort a rendu aux hommes ce sentiment filial envers Dieu, celui-là est le sauveur du monde, le prêtre et la victime du sacrifice du Seigneur, le médiateur entre Dieu et l'humanité qui avait oublié son créateur. Sa doctrine est la pure justice, la philosophie éducative populaire ; elle est la révélation de Dieu le Père à la race perdue de ses enfants.

La *Soirée d'un ermite* ne paraît pas avoir excité une attention bien générale, son mérite ne pouvait pas être apprécié de chacun. Il fallait que le talent littéraire de l'auteur se manifestât dans un livre plus populaire, d'une lecture plus facile et plus agréable, pour atteindre le grand public, pour porter au loin la réputation de Pestalozzi, pour le tirer de sa solitude et le remettre sur la scène.

A cette époque le conseil de Zurich fit un règlement pour la réforme du service des gardes qui avaient la police de la ville. Ce règlement s'occupait surtout de l'habillement, de l'aspect extérieur, de la bonne façon ; il fallait que tout fût à la mode du jour. Pestalozzi, toujours fort attaché à la simplicité des anciennes mœurs, trouvait cette réforme ridicule. Dans un moment de verve bouffonne, il écrivit une satire de ce projet de *changer les gardes tortus, crottés et mal peignés, en gardes droits, propres et bien peignés*, et l'envoya à Zurich, à son ami le libraire Füssli ; celui-ci la laissa sur sa table où le peintre Füssli, frère du libraire, la trouva par hasard, la lut, la relut, et s'écria : « Celui qui écrit ainsi n'a besoin que de sa plume pour gagner de l'argent. » Ce jugement, confirmé par d'autres hommes compétents, remplit de joie Füssli qui vint le rapporter à Pestalozzi en le pressant de se faire

auteur. Le solitaire de Neuhof était peu disposé à suivre ce conseil ; il se croyait incapable de réussir comme écrivain. « Il y a dix ans, disait-il, que je n'ai rien lu et que je ne vis qu'avec des gens illettrés ; je ne serais pas en état d'écrire un passage sans faute. » Cependant, il finit par se laisser persuader. « J'aurais fait des perruques, dit-il plus tard, pour donner du pain à ma femme et à mon enfant¹. »

Alors il se mit à lire les *Contes moraux* de Marmontel et il essaya jusqu'à sept fois d'imiter ce genre de composition, sans être jamais satisfait de son travail. Soudain l'idée lui vint de mettre en scène les paysans qu'il connaissait si bien, avec leurs vices et leur misère, mais aussi avec les éléments de régénération, de force et de vertu qui se trouvent en eux malgré leur abaissement. C'était encore un moyen de poursuivre sa pensée favorite. Ce trait de lumière sauva son œuvre.

Dès ce moment il écrivit sans peine et sans arrêt, sans s'être fait un plan d'avance, et *Léonard et Gertrude* sortit de sa plume d'un seul jet. Dans sa pénurie il ne pouvait acheter du papier, il écrivait dans les interlignes d'un vieux livre de comptes ; au bout de quelques semaines l'ouvrage était terminé.

Il le fit lire à un ami qui le jugea intéressant, mais horriblement incorrect, *dépourvu de formes littéraires*, et qui lui offrit de le corriger. Pestalozzi accepta avec reconnaissance ; mais quand son manuscrit lui fut rendu, il le trouva farci de phrases prétentieuses, les paysans y parlaient comme des pédants, la vérité le naturel avaient disparu.

Pestalozzi ne pouvait consentir à publier son ouvrage ainsi défiguré ; dans son embarras, il allait y renoncer, lorsque un autre de ses amis vint lui rendre courage. C'est Iselin de Bâle, qui le premier comprit le vrai mérite et la portée de ce manuscrit ; c'est lui qui en

¹ *Schweizerblatt*, t. II, p. 114.

corrigea les fautes afin de le mettre en état d'être imprimé ; c'est lui qui persuada au libraire Decker, de Berlin, de se charger de cette publication, pour laquelle l'auteur reçut six thalers par feuille.

Léonard et Gertrude parut en 1781 ; c'était le premier des quatre volumes qui plus tard formèrent l'ouvrage complet. Il eut un prompt et immense succès ; la plupart des journaux en firent l'éloge ; on en inséra des fragments dans divers almanachs. La Société économique de Berne adressa à l'auteur une lettre de félicitations avec un don de cinquante florins et une médaille d'or de même valeur portant un couronné de chêne avec les mots : *Civi optimo*.

Alors Pestalozzi fut visité par une foule de personnages importants. Invité à dîner par M. d'Effinger, qui lui avait envoyé son équipage en livrée, il força le laquais à s'asseoir dans le carrosse à côté de lui. Charles de Bonstetten le pressa de venir à sa maison de campagne de Valleyres au pays de Vaud, plusieurs grands seigneurs voulurent l'attirer auprès d'eux, mais il resta à Neuhof.

Léonard et Gertrude n'est qu'un récit simple, mais animé et émouvant, de cette vie de village que Pestalozzi connaissait si bien. Léonard est un homme honnête et plein de bonnes intentions, mais faible et adonné au vin ; tantôt son amour pour sa femme et ses enfants, dont il cause la perte, lui fait prendre les meilleures résolutions ; tantôt l'influence des mauvais sujets du village l'entraîne encore au mal. Gertrude, sa femme, est une excellente mère de famille, douce, laborieuse et pleine de sens. A force de patience, de travail, de persévérance, elle sauve sa famille en sauvant son mari. Le bailli Hummel est en même temps l'aubergiste du village ; c'est un homme méchant et rusé ; il abuse de sa position pour attirer chez lui les hommes faibles, pour les forcer de boire et de s'en-

detter, et il les pousse à leur ruine afin de s'enrichir de leurs dépouilles. Arner, le nouveau seigneur du village, a des idées élevées et un cœur généreux ; il aime les paysans comme un père ; c'est lui qui soutient Gertrude dans sa détresse, et qui déjoue les projets du bailli.

Dans *Léonard et Gertrude*, les caractères sont tracés avec une telle supériorité, qu'après avoir lu ce livre, on croit en connaître tous les personnages pour avoir vécu avec eux. Ce n'est point là pourtant son principal mérite : ce roman n'était pour Pestalozzi qu'un nouveau moyen de populariser ses idées en faisant voir comment l'éducation peut relever le peuple et faire son bonheur. C'est à Gertrude qu'il prête ses vues sur la manière d'instruire les enfants et de les faire travailler dans le sein de la famille ; et c'est Arner qu'il charge de prouver tout ce que peut une administratrice bienveillante et éclairée pour sauver et pour moraliser le pauvre. Mais il y a tant de naturel dans l'action, que l'intention d'instruire ne paraît jamais. Aussi le public ne vit-il dans l'ouvrage qu'un roman d'une lecture saine et agréable, et Pestalozzi, par les éloges mêmes qu'on lui donnait, put reconnaître qu'il n'avait pas entièrement atteint son but. Alors il écrivit un nouveau livre destiné à montrer l'usage qu'on peut faire de *Léonard et Gertrude* pour l'éducation des enfants, et à mettre en saillie les instructions qui y sont renfermées. Son titre était : *Die Kinderlehre in der Wohnstube*. (L'instruction des enfants dans la chambre d'habitation¹.) Cet ouvrage

¹ C'est la chambre où se réunit la famille, où l'on reçoit les visites, où couchent le père et la mère avec les jeunes enfants. C'est là qu'on mange quand le repas ne se fait pas dans la cuisine attenante. Cette chambre est au rez-de-chaussée ; on y voit la grande armoire, la Bible, le psautier, l'almanach et un poêle ; elle est la seule qui se chauffe en hiver et où chacun vient travailler, lors même que les grandes filles et les grands garçons ont d'autres chambres à coucher.

n'a pas été imprimé ; soit que Pestalozzi n'en fût pas content, soit qu'il prévît qu'il serait fort peu lu. Niederer a eu ce manuscrit entre les mains et il en a publié une partie dans ses *Pestalozzische Blätter*. Voici la traduction du premier chapitre :

CHAPITRE I^{er}. — *Un homme dont le cœur est bon, et qui cependant rend sa femme et ses enfants très malheureux.*

Il y a à Bonal une femme qui élève ses enfants mieux que toutes les autres ; elle s'appelle (1) Gertrude, et son mari (2) Léonard. Celui-ci est (3) maçon, avec un gain assuré ; il a (4) sept enfants, qui (5) travaillent du matin au soir, sont obéissants, de bonne humeur, propres, soigneux, et s'aiment entre eux. Le défaut du père est (6) qu'il se laisse facilement et souvent entraîner à l'auberge, et qu'il y agit parfois (7) comme un insensé.

(8) Le village que cette famille a le malheur d'habiter est tellement démoralisé depuis plus de trente ans, (9) que la plupart des paysans y vivent comme des gens sans foi ni loi, et ne sont réellement pas autre chose.

La faute en est surtout (10) à l'ancien seigneur, qui mourut il y a quelques semaines ; (11) car il ne s'intéressait pas à ses paysans autant (12) qu'à ses chiens et à son gibier. Il en est résulté (13) que ses villages sont devenus misérables, et qu'ils se sont remplis d'hommes qui sont les sangsues du pauvre. Parmi ceux-ci se distingue surtout (14) Hummel, le bailli de Bonal. Sa maison est chaque jour pleine (15) de rusés drôles dont l'occupation et la ressource consistent à tendre des pièges aux gens simples et honnêtes, et à leur tirer l'argent de la poche. Ils connaissent le bon Léonard, (16) ils l'entraînent souvent à boire et à jouer, et lui enlèvent ainsi, presque chaque jour, le fruit de ses sueurs. (17) Celui-ci se repent amèrement le lendemain matin, et (18) son cœur saigne quand il voit Gertrude et ses enfants manquer de pain. (19) Parfois il pleure à l'écart, il baisse les yeux devant Gertrude, et des larmes mouillent sa paupière lorsqu'il prend dans ses bras un de ses enfants chéris.

Gertrude est la meilleure femme du village ; mais (20) elle et ses florissants enfants risquent de se voir enlever leur père, leur chaumière ; d'être chassés, séparés, et de tomber dans la dernière misère, (21) parce que Léonard ne peut pas résister aux tentations du cabaret.

(22) Gertrude voit toute l'étendue du danger, et elle en est profondément navrée. Lorsqu'elle rentre l'herbe de son pré, lorsqu'elle prend du foin dans sa grange, lorsqu'elle emplit de lait ses baquets si propres, toujours, toujours hélas ! elle est angoissée à la pensée (23) que son pré, sa grange, sa vache, et même sa chaumière, peuvent lui être bientôt enlevés ; et (24) lorsque ses enfants sont autour d'elle et se pressent contre son sein, sa douleur devient encore plus forte ; souvent (25) quand ces chers petits élèvent leurs mains innocentes pour prier le Père qui est aux cieux, la même pensée vient lui fendre le cœur.

(26) Jusqu'à présent pourtant, elle avait réussi à cacher aux enfants les larmes qu'elle versait en silence ; mais (27) le mercredi avant Pâques, comme son mari tardait encore plus à rentrer, elle ne put pas contenir sa douleur. Les enfants aperçurent ses larmes et s'écrièrent tous d'une voix : (28) Ah ! maman, tu pleures ! (29) Ils se pressèrent contre son sein ; l'angoisse se peignait sur chaque figure ; on entendait des sanglots étouffés ; tout était consternation autour de la mère. Le nourrisson lui-même, pour la première fois, regarda fixement et sans sourire des yeux qui n'exprimaient plus que la douleur. (30) Gertrude en eut le cœur brisé, ses sanglots éclatèrent, et tous les enfants pleurèrent avec elle. (31) Dans ce moment de désolation, le maçon ouvrit la porte.

(32) Gertrude avait laissé tomber son visage sur son lit ; elle n'entendit rien, elle ne vit pas Léonard. (33) Les enfants ne le remarquèrent pas non plus ; ils ne voyaient que la douleur de leur mère, ils se pendaient à ses bras, à son cou, à ses habits. C'est ainsi que le père les trouva.

(34) Dieu qui est au ciel voit les larmes des malheureux, et il met un terme aux douleurs des hommes. Gertrude, au milieu de ses larmes, éprouva la bonté de Dieu. (35) La bonté de Dieu amena Léonard pour qu'il vit cette scène,

et elle lui perça l'âme. (36) Ses lèvres tremblèrent, il pâlit, et il put à peine dire: Seigneur Jésus! qu'est-ce donc? Alors seulement la mère l'aperçut, alors les enfants le remarquèrent.

(37) Ils ne pleurèrent plus, et s'écrièrent tous à la fois: O maman, maman! le père est là.

Ainsi, lorsque les torrents débordés ou les flammes dévorantes cessent leurs ravages, la première terreur du peuple se calme, et fait place à une douleur muette et réfléchie.

Questionnaire.

1. Comment s'appelle la femme de Bonal qui élève ses enfants mieux que toutes les autres? 2. Comment s'appelle son mari? 3. Qu'est-il? 4. Combien a-t-il d'enfants? 5. Comment se comportent les enfants chaque jour? 6. Quel est le défaut du père? 7. Comment agit-il souvent quand il est établi à l'auberge? 8. Quel est l'état du village? 9. Qu'est-il résulté de cette démoralisation? 10. A qui en est surtout la faute? 11. Pourquoi est-ce sa faute? 12. Qu'est-ce qu'il considérait plus que ses paysans? etc., etc.

Vérités et instructions.

1. Des enfants bien élevés sont obéissants, de bonne humeur, propres, soigneux, et ils s'aiment entre eux.

2. Le cabaret porte parfois les hommes à agir comme des insensés.

3. Il en est des villes et des villages comme de chaque homme en particulier: la démoralisation les rend malheureux.

4. Des hommes démoralisés vivent partout comme des gens sans foi ni loi.

5. Plus un pays est démoralisé, plus il s'y trouve de rusés drôles dont l'occupation et la ressource consistent à tirer l'argent de la poche des gens simples et honnêtes.

6. Celui qui estime moins ses subordonnés que ses chiens et son gibier cause un grand mal dans le monde et se charge d'une grande responsabilité.

7. Il est un repentir qui n'est qu'une ombre, et qui reste sans influence sur les actions des hommes.

8. Une mauvaise conscience ôte aux hommes la force de s'aider eux-mêmes.

9. Un mauvais père de famille cause mille chagrins à sa femme et à ses enfants.

10. Lorsque les enfants se conduisent bien, lorsqu'ils sont pieux et qu'ils montrent leur amour pour Dieu et pour les hommes, alors chacune de leurs peines afflige doublement le cœur de leurs parents.

11. Dieu qui est au ciel met un terme aux douleurs des hommes.

Tel est le commencement de ce grand travail, par lequel Pestalozzi voulait montrer au public que *Léonard et Gertrude* n'est pas seulement un roman, mais un livre d'éducation populaire pour tous les âges.

L'auteur renonça à le publier, et nous pensons qu'il eut raison. Mais il voulut continuer l'histoire commencée avec tant de succès. En 1783 parut un second volume de *Léonard et Gertrude*, en 1785 un troisième et en 1787 un quatrième.

Pestalozzi dédia ce quatrième volume à Félix Battier, négociant à Bâle, qui, en lui aidant à remettre en valeur ses terres de Neuhof, avait beaucoup adouci son état de misère. Voici comment l'auteur s'exprime dans cette dédicace du 1^{er} avril 1787:

« Ami! tu m'as trouvé comme une plante foulée au milieu du chemin, et tu m'as préservé du pied des hommes. Lis ces pages, et reçois mes remerciements; mes vœux les plus importantes n'auraient point mûri sans ton secours. Le poids de mes expériences m'est encore bien lourd; je vis encore, comme en rêve, avec l'image de mon œuvre; tant que je respirerai, je ne cesserai pas de vouloir poursuivre mon but, et je ne serai tranquille que si je puis travailler efficacement à réaliser les vœux qui m'ont poussés à mes premières entreprises. »

L'ouvrage en quatre volumes est le récit complet de